

Les bonnes choses
ont une fin



Les bonnes choses ont une fin

Phigger

Oeuvre publiée sous licence CC0

Image de couverture : Photo by chuttersnap on Unsplash

En lecture libre sur Atramenta.net

Les bonnes choses ont une fin

« Bonjour mon poussin, c'est Papa. Voilà, c'est à propos de ta mère. Les médecins disent qu'elle n'en a vraiment plus pour longtemps, une question de jours. Bon, je sais que ça a pas été facile ces derniers temps, mais il faut vraiment que tu viennes pour... Je veux dire... S'il te plaît, dépêche-toi de nous rejoindre. »

Le répondeur termine d'épeler son message tandis que ma main droite s'abaisse. La gauche se lève, et s'approche de mon visage. Elle l'effleure en même temps que mes yeux se ferment et mes traits se crispent violemment. Je serre la mâchoire à en faire ressortir tous les muscles de mon visage. Mes lèvres se retroussent, dénudant mes dents, au travers desquelles ma respiration alourdit se fait entendre.

Un sanglot. Puis un couinement. Qui termine sur un long soupir, rauque et épuisé, qui s'enfuit de ma poitrine dès que mes dents se desserrent suffisamment pour le libérer.

Le téléphone, lentement, glisse entre mes doigts. Il accélère soudainement puis m'échappe. Il vient s'écraser au sol.

Il est rejoint par mes deux genoux qui viennent claquer contre le carrelage. Ma poitrine joue l'accordéon de mes sanglots et je m'assois sur mes jambes. Brièvement. Juste le temps de m'effondrer sur le flanc. Mes mains quittent mon visage pour serrer le haut de mon crâne. J'écrase mon visage contre mes avants-bras. Et me replie sur moi-même. Étalaé là. Sur le froid carrelage.

Les pleurs sont déchaînés maintenant, et les larmes comme la morve viennent tremper mes vêtements.

Je me relève enfin, lorsque je n'ai plus assez d'énergie pour alimenter ma souffrance. Elle est toujours présente, là, au fond. Elle me brûle le ventre et me glace la peau. Mais elle n'est plus l'obscur titan qui m'a écrasé sous son pied.

Elle me laisse les yeux bouffis, rouges et fiévreux. Des cernes noirs, les joues creusées.

Hagard, je veux m'abrutir. Je sors l'alcool. À la bouteille. À cet instant précis, je suis prêt à oublier ma mère si cela fait partir la douleur.

Le bouchon n'est pas longtemps un obstacle. Je renverse la bouteille, les lèvres collées au goulot. Le liquide se défoule dans ma gorge. J'avale de travers. Je tousse. Une odeur d'alcool vient s'ajouter sur mon haut déjà humide.

Mes yeux desséchés ne peuvent exprimer leur douleur lorsque je m'éclabousse. Alors ils me la refilent et elle vient s'ajouter à ma peine. Mais elle n'est que bénigne. Une piqûre de moustique sur de la tripaille exposée à l'air libre.

Je pue. Je suis trempé. Je ne ressemble à rien. Sauf, peut-être, à un clochard alcoolique. Malgré le voile flou que l'on s'obstine à mettre devant mes yeux, j'aperçois Maman. Elle me regarde de son regard sévère. Celui qu'elle a quand je fais une bêtise. Celui qu'elle a quand *je la déçois*.

J'ai honte.

Mes paupières papillonnent tandis que je sors de ma torpeur enivrée. À la douleur de l'âme vient s'ajouter la douleur physique de la migraine qui commence déjà à me lancer. Gueule de bois pour un cœur de pierre. Foutu monde.

Trop de temps a déjà été perdu. Les grains dans le sablier s'écoulent et forment un tas de cendres au fond de l'instrument. Alors je me lève. Je titube, me rattrape et me rétablis. Je me passe la main sur le visage. Le toucher est gras. J'ai l'impression de me râper la peau. Je suis sale. Crasseux. Pas le temps.

Je ne marche, je suspends ma chute jusqu'à arriver au robinet.

L'eau froide me gifle le visage plus fortement que n'importe quel coup. Elle s'écoule. Puis s'égoutte lentement à partir de mon menton. Les gouttes d'eau tombent chacune à leur tour. Elles s'écrasent dans le lavabo. Et chacune d'elle marque une seconde s'échappant d'un temps qui m'est compté. Je les fixe, étrangement fasciné par cette horloge imprécise de notre futur qui se brise sur le sol du temps qui passe.

Je me gifle pour me réveiller et m'envoie une autre giclée d'eau.

J'enlève mes vêtements. Mais je ne peux abandonner aussi facilement le sentiment de culpabilité qui accompagne leur odeur d'éthanol. J'avance lentement le pied pour doucement les repousser dans un coin. Et vainement tenter de cacher ma déception de moi-même.

La douche apparaît comme une délivrance. Le rugissement de l'eau m'écharpe les tympans. Mais mes propres miasmes, aussi forts soient-ils, reculent devant l'assaut. Un fin sourire vient relever les commissures de mes lèvres. Il vacille presque aussitôt. Révèle sa fragilité et s'effondre.

Un sanglot me prend en traître. Mais je ne m'effondre pas. Mes larmes ne font que saler l'eau sale qui s'évacue par le siphon. Alors je pousse le robinet à fond. Je veux brûler mes sentiments, les abandonner dans un grand brasier. Je ne fais que me rougir la peau.

Alors je vais dans l'autre sens, je tire l'eau la plus froide que je puisse. Je veux geler mon corps autant que mon cœur. Mais la physique ne me le permettra jamais. Je ressors grelottant de froid. Sans savoir si les spasmes qui agitent ma jambe sont dus à ça ou aux griffes qui viennent trifouiller dans mon ventre.

J'attrape un sac. N'importe lequel, le premier qui me vient. Pendant un instant je serre fort l'anse dans mon poing droit. Puis je repose le sac. Doucement, mon autre main s'approche et vient ouvrir la fermeture éclair. Elle murmure son léger bourdonnement.

Je m'approche de mon armoire en flottant. J'ouvre la porte en même temps qu'un grand vide à l'intérieur de moi-même. Lentement, je parcours les étagères. Ma main volette au-dessus de

mes vêtements. Elle ne choisit rien, elle se contente de prendre. Mon regard plane au-dessus de tout cela, au gré de ses propres courants ascendants. Mes pensées se sont réfugiées ailleurs, plus haut, bien plus haut, sans doute au-delà même des nuages. Ou alors elles se sont pendues.

J'enfourne mes affaires dans mon bagage sans y faire attention, sans aucun intérêt pour les froissures. Mes doigts ne perçoivent aucune des textures des différents tissus. le dos de mes mains, lui, par contre, frotte et racle contre la fermeture éclair à chaque fois.

Mon sac est plein. Je le ferme. J'essaye. La fermeture se prend dans un tissu. Je la recule et la ré-avance. Elle bloque encore. Un juron m'échappe. Je réessaye. Ça bloque. Mes gestes deviennent nerveux. Mes mains s'agitent. Le rouge me monte aux joues. Mes yeux se gonflent. Ma respiration s'accélère.

Cette putain de fermeture se bloque encore !

Je jette mon sac au sol, l'envoie contre le mur d'un coup de pied, me précipite dessus, le frappe du poing droit. Je le noie sous les injures. Je me jette dessus, mes deux genoux claquent contre le sol. Coup du poing gauche, je crie, poing droit, je crie, poing gauche, je crie, poing droit, je crie. J'abats brutalement mes deux mains dessus et je hurle, je vomis les flammes qui m'emplissent l'estomac, crache cette bile noire qui étouffe les poumons de mon âme. C'est un long hurlement qui résonne contre la futilité de mes misérables coups.

Puis je bascule sur le côté. Me recroqueville. Et pousse un premier sanglot, qui vient à moi comme un haut-le-cœur.

Je me relève plus rapidement cette fois. Je ferme enfin mon sac, malgré mes gestes fébriles. Je le prends sur mon épaule. Ce poids, là, est bien léger. Je traîne les pieds. Ils raclent le sol comme la pelle d'un fossoyeur. J'attrape mon portefeuille et mon téléphone. Je tape mon code une fois, deux fois, trois fois. Je jette mon téléphone dans un fauteuil en l'insultant.

Raide, je me penche pour le récupérer. Mes rotules meurtries se plient comme le dos d'un vieillard sous le poids des années. Mes doigts viennent précautionneusement encercler mon téléphone.

J'inspire fortement en me redressant, l'appareil. Je soupire longuement. Puis je prends le temps de posément le déverrouiller.

Je commande un taxi. Par Internet. Pas par téléphone.

Je me retourne. J'inspire encore une fois. Et me laisse tomber dans le fauteuil.

Et l'attente commence.

Une tache de sombre apparaît sur le plafond. Elle grossit et se met à cloquer. Elle sue alors une goutte d'ombre qui vient éclater au sol. De l'obscurité gicle tout autour. Une autre goutte tombe. Sur le sol se répand la flaque de noirceur. D'autres furoncles, noirs et grossiers, se forment au plafond. C'est bientôt une petite pluie de ténèbres qui s'écoule dans mon salon. Et je reste immobile.

Rapidement, le lac d'ombre s'accapare tout le carrelage. Il commence à monter sur les murs. Les gouttes qui tombent en font voler d'autres. Des vaguelettes en motif sur les parois marquent la montée des eaux noires. Il ne faut pas longtemps pour que sol, murs et plafond soient recouverts d'obscurité. La lumière se meurt.

Une tache de vin apparaît sur ma chemise blanche. Elle grossit lentement. De la taille d'un bouchon de bouteille. D'un pouce. D'une main. D'une assiette. Inexorablement, elle conquiert toute la poitrine. C'est du sang.

Je tousse. Tousse encore. Tousse plus fort, je suffoque. Je me penche en avant en cherchant désespérément de l'air. Je griffe la gorge.

La terre autour de moi est complètement stérile. Ni plaine ni steppe. Juste de la terre. À perte de vue. Pas une tache de couleur, pas le moindre végétal ni animal. Pas même un arbre mort. Rien que la nuance de gris de cette de terre de cendre, à l'infini de tous les côtés. Je suis debout alors je marche.

Une jambe devant l'autre. Je marche.

Je marche.

Soudain, je chute en avant. Je tombe de tout mon long, m'écraser face contre terre.

Je sors violemment la tête de l'eau et continue mon mouvement pour me redresser, droit. J'inspire profondément. Et j'ouvre les yeux.

Je suis arrivé. Le chauffeur a ouvert pour moi la porte de la voiture. L'air frais me frappe le visage et m'évoque le souvenir, trouble, d'une même sensation en fermant la porte de chez moi.

La surprise du réveil m'apporte la plénitude de l'oubli. Perdu, je sors, ralenti par mes muscles raides. Le vent caresse délicatement mon visage. Je balaie l'espace autour de moi des yeux. Comme l'impression d'être vivant. Je regarde mes propres mains, et j'ai la joie de les redécouvrir. Je commence à sourire sous les bienfaits de cette renaissance. Et enfin je les vois.

Je suis arrivé trop tard.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue](#)
[« Nouvelles »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>